

Entretien de LOUIS MOLINE

Numéro de l'entretien :	2
Entretien réalisé le :	17/10/2016
Nom de l'enregistrement filmé :	« 2_Moline_enregistrement »
Lieu :	Domicile de Louis Moline, Annecy-le-Vieux (74)
Durée de l'entretien :	00h54mn53s
Poids du fichier (.wav) :	554 Mo
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : LM

[>QUESTION]: Est-ce que vous pourriez vous présenter, s'il-vous-plait?

[>LM]: Mon nom est Louis Moline. J'ai réalisé l'essentiel de ma carrière comme médecin biologiste au centre hospitalier de Lagny dans la lointaine banlieue de Paris.

[>QUESTION]: Pendant combien de temps avez-vous exercé?

[>LM]: J'ai exercé jusqu'à 68 ans. Mon premier poste pendant quatre ans fut celui de chef du laboratoire de la Préfecture de la Moselle à Metz. Par la suite, mon épouse ayant été nommée à Paris au lycée Jules Ferry, nous avons acheté un appartement dans le 5ème arrondissement dans un lieu historique, l'ancien couvent de l'abbesse Sainte Aure, près de la rue Mouffetard. Victor Hugo a situé là un des épisodes de son roman « Les Misérables ».

[>QUESTION]: Vous avez un penchant pour l'histoire, mais comment l'archéologie y a trouvé sa place ?

[>LM]: C'est grâce au professeur Leroi-Gourhan que j'ai connu d'une façon plutôt singulière. Je devais avoir 22 ou 23 ans. Un de mes amis étudiant à Lyon avait visité à Paris le Musée de l'Homme où se trouve dans le hall d'entrée une librairie appelée « Le Totem ». Il acheta dans cette boutique un petit livre intitulé « L'Homme et la Matière » d'un certain André Leroi-Gourhan. Il me dit quand il revint me voir : « J'ai acheté ce bouquin, mal m'en a pris ! Il est illisible. Je te le donne... » A contrario, je fus tout de suite captivé par cet essai étonnant et innovant. Quelque temps après, guidé par un heureux hasard, j'appris que l'auteur de ce livre "super génial" donnait un cours d'ethnologie à la faculté des Lettres de Lyon.

À cette époque, je commençais mes études de médecine. Mon emploi du temps était fort lâche. Peu de temps après, au lieu d'aller suivre la « leçon » de l'excellent philosophe Merleau-Ponty, auteur de « La Phénoménologie de la perception », j'allais assister par curiosité à un cours de Leroi-Gourhan, auteur de « L'Homme et la Matière », et fus immédiatement séduit par la remarquable clarté de son exposé.

André Leroi-Gourhan venait chaque semaine de Paris à Lyon dispenser son enseignement devant un auditoire qui ne dépassait pas une quinzaine de personnes (durée du voyage en train d'après-guerre : environ six heures). Très rapidement, une relation sincère s'établit entre nous.

Quelques années plus tard, je fus très honoré lorsqu'il me demanda de me libérer pour participer à la campagne de recherches qu'il devait entreprendre dans le site des palafittes à Cortaillod, au bord du lac de Neuchâtel.

En 2016, je reste seul survivant de la petite équipe réunie autour du « patron » pour cette mémorable période de fouilles. Je cite avec une profonde tristesse les noms de ces disparus : Nicole Chavaillon, († 2015), l'Abbé José Empereire, (†1958) , Annette Laming, (†1977) , Leroi-Gourhan (†1986) et son épouse Arlette († 2005) , initiatrice de la palynologie appliquée à l'archéologie préhistorique.

José Empereire, toujours vivant dans mon souvenir, était un homme d'une grande érudition et un remarquable conteur. Ethnologue, il travaillait au Musée de l'Homme, au département d'Amérique. Il est décédé accidentellement enseveli sous un éboulement alors qu'il fouillait tout seul dans une grotte. Il était spécialiste des Alakalufs. Il a vécu deux ans avec ces indiens du bout du monde dont il avait appris la langue et transcrit le vocabulaire. Il fit quelques sondages dans des grottes de la région. Malheureusement, dans l'une d'elles, le plafond s'effondra sur lui. La grotte étant très instable, José est resté enseveli à jamais dans cette sépulture voulue par la Nature. Je précise pour mémoire que les Alakalufs sont une peuplade résiduelle de Patagonie. Nomades de la mer, ils vivent sur leurs canots, à la recherche de nourriture. C'était

le groupe ethnique le plus important des Amérindiens de la région fuégienne.

[>LM]: Leroi-Gourhan avait été approché par le Département d'archéologie du canton de Vaud parce qu'il était l'initiateur d'une technique de fouille consistant à établir sur le chantier un système de quadrillage de façon à définir des secteurs faciles à repérer. Bien entendu personne n'avait encore exploré un gisement de palafitte en appliquant ce système novateur qui permettait d'obtenir une grande précision.

Nous avons passé deux mois d'été au bord du lac vivant sous la tente et recevant beaucoup de visites. Je me souviens qu'en fouillant dans la zone qui m'était réservée, en avançant précautionneusement avec mon pinceau dans le substrat de vase noire, j'ai fini par découvrir un peigne. Un grand et beau peigne en tiges de jonc ; certainement une parure féminine. Nous l'avons tout de suite mis dans l'eau avec des antibactériens pour assurer sa conservation. Il est exposé au musée archéologique de Neuchâtel situé à Hauterive, « Le Laténium » dans le secteur de la station des palafittes.

[>QUESTION]: Vous êtes « passé » par les Furtins ?

[>LM]: Quelle question ! Mon initiation... Ma première grande expérience sur le terrain dans un site préhistorique reconnu. Au cours d'une campagne, je me souviens avoir amicalement partagé la tente d'Yves Coppens encore étudiant, celui « d'avant Lucy » et pas encore connu du grand public.

Je m'entendais aussi très bien avec Arlette L.G. appelée fort innocemment entre nous « La femme de l'archéologue » ! Elle vint passer quelque temps chez moi dans le Midi, pendant la période douloureuse qu'elle a traversée après la mort de son mari. Comme elle avait été décorée du « Mérite », elle m'avait demandé que je vienne lui remettre sa décoration. Elle croyait que je l'avais reçue ! Je lui ai dit : « Arlette, j'ai de grands mérites, mais sûrement pas jusqu'à en être décoré ! ». Finalement, nous avons demandé à l'aimable Coppens de lui épingler officiellement au Musée de l'Homme la belle médaille au ruban bleu. C'est la dernière fois que je suis allé au « Musée ». C'était il y a une vingtaine d'années.

[>QUESTION]: Est-ce que vous vous souvenez d'autres personnes qui étaient aux Furtins avec vous ?

[>LM]: Il y avait Nicole.

[>QUESTION]: Et Jean Lorcin sans doute ?

[>LM]: Mais oui... Jean. Bien entendu ! Fort étonnamment, je ne me souviens pas comment j'ai rencontré mon ami Jean, remarquable et savant professeur honoraire d'Histoire contemporaine à l'Université Lumière. Nous habitons le même appartement dans le quartier de La Mulatière au sud de Lyon. Je savais qu'il allait passer l'écrit de l'agrégation. Le jour dit, j'ai compris qu'il s'était endormi. Je suis allé le réveiller en sursaut. Sans perdre de temps, il s'est habillé dans ma voiture pour aller à son agrég ». Le sujet de la dissertation faisait référence au « Quattrocento » à Florence. Quelle chance pour lui ! En effet, par pur hasard quelque temps avant, je lui avais donné à lire le livre de John Ruskin : « Les matinées à Florence » correspondant parfaitement au sujet.

[>QUESTION]: Et après cela, vous avez retrouvé à Arcy des gens que vous connaissiez à la fois des Furtins et de Neuchâtel. Vous vous souvenez de la Cure ?

[>LM]: Oui, bien entendu. Quelle jolie rivière ! Et aussi de Martine... la fille de André Leroi-Gourhan qui habite maintenant à Vermenton... C'est elle, la charmante petite surdouée qui faisait l'archéologie avec papa...

[>QUESTION]: Vous avez participé à combien de campagnes sur le site d'Arcy ?

[>LM]: J'y suis allé régulièrement sauf quand j'ai commencé « pour de vrai » mon existence professionnelle. Au cours de mes études, je m'étais passionné pour l'ostéologie et l'anatomie. J'avais beaucoup de facilité pour faire des dessins de morphologie humaine. Leroi-Gourhan, qui appréciait mes compétences dans ce domaine m'a confié les Travaux Pratiques d'anthropologie relevant du certificat d'ethnographie. Pendant trois ans, j'ai fonctionné comme « chargé d'un cours ». Je n'étais pas peu fier d'être reconnu et même rémunéré. Doigt du destin... ! À cette occasion, j'ai fait la connaissance de ma première épouse, professeure d'Histoire naturelle, venue assister à mes démonstrations d'ostéologie humaine et animale.

À cette époque, le certificat d'ethnologie avait pris de l'ampleur. Leroi-Gourhan alternait ses déplacements entre Paris et Lyon avec un assistant en titre : Monsieur Georges Granai qui lui aussi habitait la capitale. M'entendant fort amicalement avec lui, j'invitais ce jeune homme à venir se reposer dans ma maison familiale des Cévennes.

Il vint plusieurs fois avec son épouse dont j'ai oublié le prénom. Sociologue de formation, il préparait depuis plusieurs années une thèse-fleuve sur les structures de la parenté. Il me surprenait beaucoup parce qu'il n'écrivait pas. Il allait et venait, dictant son texte de mémoire à sa femme qui le prenait par écrit.

Une autre anecdote le concernant m'amuse beaucoup. Georges avait un pied-à-terre à Lyon, place des Célestins. Il cohabitait avec un autre assistant de la Faculté ; un Parisien qui chaque quinzaine était astreint comme lui à faire l'aller et retour entre les deux villes. Ils avaient inventé quelque chose d'à peine croyable : le « lit à trois draps ». Explication : Monsieur Granai couchait entre le drap du dessus et le drap du milieu. Lorsque c'était le tour du collègue, celui-ci couchait entre le drap du milieu et le drap du dessous !

Georges me fit part d'un émouvant épisode de sa vie. Pendant la dernière guerre, il était étudiant à la faculté d'Aix-en-Provence. Le soir, il allait dîner dans un petit restaurant qui servait chichement un menu à base de rutabaga. Les convives partageaient la même table. Parmi eux, il y avait un ancien mutilé de la guerre de quatorze ; un amputé du bras droit reconnaissable à sa manche de veste vide. Georges se souvenait des propos de ce Monsieur dont l'expérience humaine semblait immense. L'armistice vint. Plusieurs années après, en faisant un recoupement de dates, Georges découvrit que son interlocuteur manchot n'était autre que Blaise Cendrars († 1961) venu se mettre à l'abri à l'ombre discrète du cours Mirabeau. La courte vie de Georges s'est terminée sans qu'il ait pu achever son œuvre.

[>QUESTION]: Vous dites que vous vous souvenez de peu de choses concernant vos séjours à Arcy, mais par exemple, est-ce que vous vous souvenez de ces moments où vous faisiez des démonstrations de judo aux autres participants ?

[>LM]: Absolument pas. J'ai certainement beaucoup parlé du judo qui fut pour moi une véritable passion, je n'ose pas dire une addiction. Il est toutefois peu vraisemblable que j'ai fait une démonstration.

[>QUESTION]: Mais cette anecdote ne vous dit rien ?

[>LM]: Non. Cela aurait d'ailleurs vivement déplu à ma première femme qui n'appréciait pas particulièrement mon assiduité au Judo-club.

[>QUESTION]: Est-elle venue fouiller à Arcy ?

[>LM]: Non. Elle vint simplement en visiteuse. Au demeurant, elle ne s'entendait pas bien avec Leroi-Gourhan. Ayant sérieusement étudié la minéralogie, elle avait des opinions très fondées sur la patine de

surface des instruments de pierre taillée qui ne s'accordaient pas avec les vues du « patron ». À l'âge de soixante ans, elle est décédée prématurément d'un cancer de l'estomac après une douloureuse agonie. J'ai épousé une normalienne de ses amies, comme cela arrive souvent...

[>QUESTION]: J'essaie de réveiller vos souvenirs à propos d'Arcy. Est-ce que vous avez souvenir des repas ?

[>LM]: J'ai réfléchi sachant que vous alliez me poser cette question. Je ne me souviens plus du tout de ce que l'on mangeait et qui était le cuisinot de service. Par contre je vous dirai où l'on couchait. Il n'y avait pas de tente, c'était le bivouac contre la falaise.

[>QUESTION]: Garçons d'un côté, filles de l'autre ?

[>LM]: C'est bien, vous avez posé la question... ! Les êtres humains sont séparés en deux sexes. Pour satisfaire aux besoins naturels, il y a nécessairement un problème dans toute collectivité. Il n'existait pas de toilettes établies à Arcy. Pour y suppléer, nous utilisions un chemin entouré des broussailles dans un petit talweg qui montait sur les hauteurs dominant la rivière. Alors André Leroi-Gourhan, pour éviter un usage incontrôlé, a eu une magnifique idée. Il avait mis deux pancartes à l'entrée du talweg, à droite sur l'une était écrit « gentlemen » et de l'autre à gauche « ladies ». En nous isolant, nous ne risquions pas de trouver une personne de l'autre sexe...

[>QUESTION]: Est-ce qu'il y avait une ambiance de groupe propre à Arcy ?

[>LM]: Certainement, la fouille d'Arcy n'a jamais ressemblé à celle des Furtins. Les conditions d'établissement et les cavernes à explorer étaient en fait différentes. C'est tout simplement une question de lieu.

Je me souviens d'un événement inoubliable à Arcy : ce fut la visite de l'abbé Breuil (†1961), l'ancêtre de la Préhistoire française. André Leroi-Gourhan m'a confié ce vénérable vieillard pour que je le conduise dans une grotte d'accès difficile afin qu'il examine la surprenante représentation graphique d'un mammoth que j'avais calqué. L'excellent homme devait être un peu plus jeune que je ne le suis aujourd'hui... Il était quand même très âgé, sans doute 85 ans. On lui avait montré des photographies, mais il a voulu avoir le contact direct visuel avec la figuration animale dessinée sur la paroi de la grotte. Il l'a vue, mais le retour ne s'est pas très bien passé. J'ai eu beaucoup de difficultés pour arriver à le décoincer dans un boyau étroit en m'aidant de mes mains. Dans mes archives, je garde encore un dessin sur papier-calque tâché de la glaise de cette fameuse caverne.

[>QUESTION]: L'abbé Breuil vous a-t-il demandé de voir vos relevés sur calque ?

[>LM]: Non, ce qu'il avait vu lui était suffisant. Il y avait des photos en plus des relevés.

[>QUESTION]: Vous avez reçu la visite d'officiels à Arcy ?

[>LM]: Fort peu, sauf un homme politique connu. Il était même, je crois, Premier ministre. Bien entendu, à l'époque, il n'y avait pas de ministère de la Culture.

[>QUESTION]: Trouviez-vous fatigantes vos périodes de fouille à Arcy ?

[>LM]: Non, absolument pas. J'avais 25 ans, cela ne comptait guère... André Leroi-Gourhan m'a envoyé à la Mairie d'Arcy pour que je donne une conférence réservée aux habitants du village dans l'intention de justifier notre présence au bord de la Cure et d'expliquer ce qu'était l'art pariétal préhistorique.

Je devais avoir quelques diapositives et un tableau noir. Je me souviens qu'une trentaine de personnes étaient venues m'écouter. Le Maire était présent.

[>QUESTION]: Pendant la campagne de fouille, les habitants d'Arcy venaient-ils observer votre travail et votre campement ?

[>LM]: Ils passaient par là. Au bord de la Cure, il y a un chemin assez fréquenté.

Certaines obligations nécessitées par la fouille me reviennent à l'esprit. Par exemple, les travaux de granulométrie. La grande patronne de la granulométrie était Nicole. Elle dissociait des échantillons stratigraphiques dans des tamis de différentes grandeurs de mailles pour mettre en évidence les différents débordements alluvionnaires de la Cure dans les orifices des cavernes. Nicole travaillait avec Martine Leroi-Gourhan.

Admirable Martine... Je suis allé assez souvent la voir à Vermenton quand je prenais la route du Midi. Je me souviens lui avoir parlé de l'ancienne vièle de son père que j'aurais bien aimé récupérer et vénérer comme un pieu héritage de mon maître. Le patron m'avait un peu appris à en jouer. Il m'avait montré le doigté. Son morceau favori était un Noël « L'amour de Dieu ». Certains Noëls étaient autrefois désacralisés pour être transposés dans des bals publics. L'amour de Dieu se parodiait en « Passage de la mer rouge ». Je peux encore le chanter sans trop dérailler :

« Quand la mer Rouge apparût, Aux yeux de Grégoi-re. Aussitôt ce buveur crût, Qu'il n'avait qu'à boire. Mais mon voisin fut plus fin, Voyant que ce n'était du vin. Il la pa pas, pas, pas, Il la sa, sa, sa. Il la pas, il la sa, Il la passa tou-te. Sans en boi-re gout-te ! »

André Leroi-Gourhan savait jouer de tous les instruments de musique de la collection du Musée de l'Homme. Que ce soit un balafon ou un clavicorde, il aurait pu manipuler n'importe quoi. Avec son biniou breton favori, premier levé, il prenait plaisir à réveiller le camp. Le soir, à Arcy, on se réunissait, on faisait un feu, on chantait. Chacun entonnait ce qu'il voulait et nous continuions à suivre dans la foulée avec joie, surtout lorsque le patron attaquait en russe la célèbre complainte narrant les exploits du cosaque Stenka Razine jetant à l'eau sa maîtresse, la princesse Miarka. Les paroles de ce chant sont restées imprimées dans ma mémoire sans que j'en comprenne le sens.

[>QUESTION]: Le soir, j'ai l'impression que l'ambiance était très festive à Arcy...

[>LM]: Oh oui ! Mais je ne me souviens pas bien de notre répertoire chansonnier d'Arcy. C'était plutôt aux Furtins.

[>QUESTION]: Aux Furtins, vous étiez une plus petite équipe ?

[>LM]: Oui, nous étions à peine une dizaine.

Aux Furtins, il y a eu un conflit avec le propriétaire du champ, une sorte de pré mal défini sur lequel nous campions. Le paysan était furieux que nous y installions nos tentes. Je me souviens qu'il criait : « Moi j'vais vous faire décabanner ! J'vais vous faire décabanner ! » J'ai découvert à propos de cet incident un Leroi-Gourhan contestataire que je ne connaissais pas.

[>QUESTION]: Il voulait garder cette terre finalement ?

[>LM]: Oui. Il a été assez violent avec le paysan. Cela m'a surpris et puis en définitive un gentlemen's agreement a heureusement fait cesser le différend.

[>QUESTION]: Est-ce que vous avez découvert d'autres tempéraments de Leroi-Gourhan, à Arcy par

exemple ?

[>LM]: Non. Cela a été la seule facette, surprenante et très ponctuelle.

[>QUESTION]: Est-ce que vous avez connu le Père Hours ?

[>LM]: Ah, oui, vous me rappelez son visage. Il m'avait convié à Vermenton où un somptueux livre de dessins sur la cavalerie devait être remis à Leroi-Gourhan pour lui faire hommage le jour de son jubilé. Le patron, homme universel et génial, connaissait tout du cheval et avait été un bon cavalier. Ce jour-là, le Père Hours m'a pris à part et m'a dit : « Tu sais, nous apportons le livre au patron, mais ne sois pas surpris quand tu le verras ». Il entendait par là l'état de profonde déchéance physique qui marqua la fin de vie de André Leroi-Gourhan qui décéda quelques années après de la maladie de Parkinson.

[>QUESTION]: Vous avez vu quand même sa joie quand vous lui avez offert ce livre ?

[>LM]: Oui. Il a parlé des chevaux. Bien que physiquement ruiné, je dirais même déchu, il a trouvé les mots justes.

Lors de cette réunion, je me souviens aussi que je disais normalement « Monsieur l'Abbé » en m'adressant à José Empereire. Arlette me prévint : « Ne l'appellez plus Monsieur l'Abbé parce qu'il a perdu la foi ». À l'époque d'Arcy, les gens, même bons amis, ne se tutoyaient pas. Le « tu » n'était pas d'usage comme maintenant.

Je me souviens aussi qu'André Leroi-Gourhan me parlait souvent du temps qu'il avait passé au Japon en particulier de son long séjour dans une communauté Aïnou à Hokkaido. Les Aïnous ne sont pas des Asiatiques. Ce sont des paléosibériens, des populations de race blanche qui vivaient autrefois au Japon. Les Japonais, conquérant l'archipel à partir du Sud, les ont repoussés vers le Nord, vers le froid. Le patron m'a raconté qu'il avait vu une femme aïnou sortant du camp en hurlant et en maudissant les Japonais qui les avaient réduits à n'être plus qu'un groupe résiduel sans plus d'importance que les Alakalufs de l'Abbé Empereire.

[>QUESTION]: Quand parliez-vous de tout cela ?

[>LM]: Souvent le soir à la veillée au bord du lac de Neuchâtel, j'allais m'entretenir avec le patron. J'étais très heureux lorsqu'il me racontait la vie surprenante des Japonais. En fait, il m'a induit à visiter ce pays où je suis allé plusieurs fois dans de bonnes conditions.

En particulier, André Leroi-Gourhan m'a raconté l'impression que lui avait laissée la calligraphie japonaise. Un jour, il est allé voir un calligraphe reconnu comme « trésor national vivant » ; celui-ci a pris son pinceau et a littéralement « torché » en sa présence un sublime barbouillage en quelques coups de pinceau. André était en admiration, mais fut stupéfait lorsqu'il a vu « l'homme trésor » détruisant son travail jusqu'à ce qu'il obtienne après plusieurs essais une image parfaite selon des normes inaccessibles au jeune barbare français.

Puisque nous avons commencé à évoquer le Japon, je ne puis m'empêcher de vous raconter la mémorable visite que je fis au mont Koyasan avec mon épouse. Après une heure de marche dans la forêt qui domine le célèbre mont, l'un de nos guides vint frapper à la porte d'un édifice dont nous apercevions les structures à la nuit tombée. Après avoir parlementé, il nous fit signe de le rejoindre. Il venait de convenir des conditions de notre hébergement dans un dortoir traditionnel pour pèlerins. Le moine portier nous fit entrer. Il nous indiqua les latrines, nous donna un bol d'eau et deux biscuits imprimés du sceau du monastère. Il se retira après avoir ouvert la porte à glissière de la vaste salle où nous devons passer la

nuit. Le sol de celle-ci était recouvert de tatamis de paille. Le volume occupé par les structures du toit contrastait avec la partie basse, limitée par des paravents qui représentaient, aussi grands que nature sur un fond d'or, de grands oiseaux, grues couronnées, cigognes et hérons dans une végétation de massettes, de joncs et de roseaux. Les décorateurs avaient alterné les ors et les fonds de laque noire comme s'il s'agissait de positifs et de négatifs des mêmes scènes. Prenant notre coude comme oreiller, nous dormîmes sur le sol, souvent réveillés par le bruit de l'orage et des rafales de pluie.

Cette grande nuit eut une conclusion. Le matin, nous assistâmes à un office psalmodié sur la galerie dominant le jardin. La pluie continuait ; au Japon elle fait partie du paysage. L'eau qui s'écoulait des toits était guidée par des chaînages vers trois bassins de bronze. Rien n'avait été laissé au hasard. Le son émis par ces gouttières était harmonieux. La longueur des chaînes et la dimension inégale des bassins avaient été prévues pour obtenir un accord cohérent, juste, équilibré. À ce moment j'ai ressenti profondément avec honte la mesure de mon inculture et de ma barbarie.

On raconte que dans la ville de Kanazawa le seigneur féodal de la cité fit réaménager plusieurs fois la cascade du parc jouxtant son château jusqu'à ce que le bruit de la chute d'eau soit devenu parfaitement agréable à ses oreilles. Devant l'esthétique subtile du Japon, nous sommes obligés de reconnaître notre indigence. Celle-ci dépasse largement le domaine du goût, elle commande l'ordre social et moral. Au cœur du sentiment de la beauté réside une profonde notion de dépouillement et de simplicité que les Japonais appellent « seihin », un mot qui peut se traduire par « limpide pauvreté ».

André Leroi-Gourhan avait été vraiment beaucoup frappé par l'exigence absolue et insaisissable du calligraphe. Je ne pense pas qu'il en ait parlé à beaucoup de gens.

Avant de faire sa mission au Japon, André Leroi-Gourhan, bien que sinologue, avait été obligé d'apprendre le syllabaire « hiragana » et « katakana ». Il a essayé d'apprendre les « kanjis », ces caractères chinois qui ont été adoptés par les Japonais, mais il n'est pas allé jusqu'au bout. J'ai dû, moi aussi, mémoriser les 120 caractères de l'indispensable syllabaire pour lire les affiches et me diriger dans le métro.

[>QUESTION]: André Leroi-Gourhan s'est beaucoup investi pour le Japon, mais en parlait assez peu finalement ?

[>LM]: Sans doute parce qu'il a connu le terrible Japon impérial et absolutiste d'avant-guerre. Moi, j'y suis allé après l'humiliation d'Hiroshima ».

[>QUESTION]: Mais pourquoi parlait-il si peu de ce Japon ?

[>LM]: Je ne saurais le dire. Il était allé étudier le chinois aux Langues O ».

Je me souviens avoir remarqué sur son bureau une plaquette en idéogrammes. Je lui ai dit : « Vous vous débrouillez encore avec le chinois ? Il m'avait répondu : "Laissez-moi un bon dictionnaire et j'y arriverai" ».

Polyglotte remarquable il aimait entretenir "son Russe" avec Boris Dolto (†1981), kinésithérapeute auteur d'un livre novateur important "Le Corps entre les mains". J'ai assisté à l'une de leurs conversations en cette langue lors d'un repas chez les Leroi-Gourhan à leur domicile rue Philippe Auguste. Quant à l'épouse de Boris, Françoise (†1988), "la grand-mère de la psychanalyse française", je me souviens d'elle ce soir-là comme une admirable et intarissable causeuse. Je taquinais notre "dentiste commun" en lui disant qu'il était la seule personne capable de faire ouvrir la bouche à Madame Dolto sans qu'elle ne se mette à parler !

[>QUESTION]: Et pour finir, Arcy, est-ce que vous diriez que cette expérience a changé quelque chose dans votre parcours ?

[>LM]: Non, il ne m'est rien arrivé modifiant le cours des études de médecine que j'avais choisi. Mon grand plaisir était d'être avec Leroi-Gourhan et de l'écouter pour toujours, "apprendre quelque chose de lui". Quand il m'a dit de venir à Neuchâtel, je suis allé à Neuchâtel. S'il m'avait demandé d'aller en Bretagne, j'y serais allé.

No more question ?

[>QUESTION]:

D'accord... No more !